

Chapeau. En consacrant sa rétrospective de rentrée au Japonais Hokusai (1760-1843), le Grand Palais révèle un peintre rare tout en célébrant un dessinateur intarissable qui influença durablement l'art occidental.

Profonde comme la gueule d'une baleine, une vague avale des pêcheurs effarés ; le commis d'un palais s'incline profondément pour lâcher un pet ; coiffé d'un shako, un petit singe en équilibre sur un pied agite un bâton de *pop-pom girl*... Nourries de compassion et d'ironie, les gravures d'Hokusai montrent des Japonais à la fois fragiles, obstinés et prosaïques, tout proches de l'animal. Ils l'apprécient en retour, mais ne le mettent pas au sommet de leur hiérarchie ; ils le voient plutôt comme «l'amuseur de la canaille» (E. de Goncourt). Notre découverte de ses mangas (littéralement "image-charge") confirme dans quelle estime étaient tenues ces vues de la vie quotidienne : elles servaient à caler des porcelaines expédiées par des Français de l'archipel, lequel venait de se voir forcé d'ouvrir ses marchés, après des siècles d'isolement "impérial".

Frappé par la vigueur de ces dessins d'artisans et de jongleurs, de courtisans et d'enfants, le graveur Braquemond s'enthousiasme. La flamme gagne les ateliers parisiens de céramistes et d'orfèvres, de peintres et d'affichistes. Tout à son ivresse historiciste et à sa surcharge décorative, le Second Empire redécouvre la ligne et le plan, le charme du petit peuple et la puissance élémentaire de la nature. Nul notable ventripotent sur son trône de cuir, dans ces estampes japonaises, mais des portefaix jouant avec leurs charges. Nul intérieur saturé de meubles pastichant le passé, mais des vues aériennes de campagnes animées par des juxtapositions d'actions et de perspectives annonçant le cinéma. Pas d'avant-scènes de théâtre ou de coulisses d'opéra, mais des tempêtes saisies en pleine mer avec une minutie et une sobriété admirables. La vague Hokusai révèle à l'Europe éblouie ce peuple singulier, le premier à avoir fait de son cadre de vie une totalité esthétique – peut-être sera-t-il le dernier à le garder. L'imitation fut le fait des Occidentaux avant de devenir, par retour de courrier, l'un des ressorts du génie nippon

moderne.

Le succès parisien d'Hokusai est d'abord le fait du graveur : le peintre semble déjà plus chinois, donc lointain. Mais son goût pour les variations et son recours systématique aux tâches, aux points et aux entailles catalysent l'essor de l'impressionnisme, ce regard si "français" sur le monde. L'influence est manifeste dans l'œuvre de Monet, qui peint la cathédrale de Rouen à toutes les heures comme Hokusai donna ses "Trente-six vues du Mont Fuji" prises à toutes les saisons. Dans les touches de Manet, fraîches et crues comme des pétales de pivoine. Dans les positions incongrues des femmes que Degas surprend à la toilette, directement reprises au Japonais. Dans la célèbre "Vague" que Camille Claudel sculpte dans un onyx vert jade évoquant immanquablement l'Asie. Dans les voyants croqués par Odilon Redon, hommages aux figures larvaires d'Hokusai.

Van Gogh fut plus marqué par Hiroshige, autre parrain du japonisme aux côtés d'Utamaro. Mais ce que Vincent dit à son frère Théo s'applique assez bien à Hokusai : «Le Japonais

dessine vite, très vite, comme un éclair, c'est que ses nerfs sont plus fins, son sentiment plus simple» - Gauguin s'en souviendra. C'est à Hokusai qu'on doit encore l'étrange contamination qu'êtres et volumes subissent dans les intérieurs de Vuillard, les motifs géométriques des robes fusionnant avec les papiers peints des murs. Les gravures sarcastiques et les portraits charge de Vallotton lui doivent aussi beaucoup, à l'instar des arabesques de laqueurs comme Gallé et des harmoniques d'un Debussy, qui orchestre aussi l'emprise des formes liquides sur notre inconscient. On jurerait enfin que les mangas du Japonais étaient dans la mire de Winsor Mac Cay, le génial créateur de Little Nemo - lui aussi mériterait une rétrospective : leur goût conjoint pour les rêves en couleurs font d'eux les incontestables pères fondateurs de la Bande Dessinée.

Ironie de l'histoire, Hokusai s'était laissé influencé par la peinture occidentale, au début de son parcours. Dans sa soif constante d'amélioration, il avait étudié ses perspectives et ses jeux d'ombre, comme les ressorts psychologiques de ses portraits: tout était bon pour nourrir son inlassable

perfectionnisme. "Les croquis se pressent sur les feuillets, comme les œufs de la ponte des vers à soie", note encore Edmond de Goncourt, auteur de la première monographie française consacrée au Japonais. Dans sa fièvre à prendre dans ses "filets" tout ce qui s'ébroue en mer, sur terre et au ciel, Hokusai laissera plusieurs centaines de tableaux et des milliers de gravures – et tout est loin d'avoir été identifié. L'auteur d'une toile haute de 20 mètres représentant Bodhidharma, le fondateur du courant contemplatif annonçant la pensée zen, le Japonais se montra aussi enclin à illustrer des poèmes bouffe qu'à signer des traités de dessins et de peinture, des motifs de kimono et de papiers peints, des prototypes de peignes et de pipes, des images-jouets à découper donnant vie, une fois montées, à des maisons de plaisir ou des scènes de bataille en 3D.

Aussi divers que Picasso et fécond que Sinan, l'inoubliable architecte ottoman, Hokusai en vint à tenir pour insignifiant tout ce qu'il avait pu réaliser avant son 70^e anniversaire. Il supplia le destin de le laisser vivre jusqu'à 110 ans afin de lui laisser une chance d'atteindre l'art

authentique. Il mourut à 87 ans en ayant tout montré de la vie, et de l'insatiable quête artistique qu'elle suscite parfois. Sa main bouge encore, jurerait-on.

Claude ARNAUD

ZAK

Katsushika Hokusai a souvent changé de nom, inaugurant à chaque fois une nouvelle technique ou un nouveau style. Katsukawa Shunro précéda Sori, à qui succédèrent Hokusai Tokimasa, Gakyojin Hokusai et Taïto, sans parler de «litsu, celui qui ne fait qu'une chose», «Manji, vieillard fou de dessin», «Sori changeant son nom en Hokusai»... L'un aimait peindre les animaux et la mer, l'autre, les courtisanes et les vagabonds. Il eut ses phases zen et ses accès furieux, ses périodes sarcastique, morale ou obscènes (son "Rêve de la femme du pêcheur" fit beaucoup pour le succès érotique des estampes japonaises) ; il put faire dans la dentelle et la caricature, signer d'admirables tableaux maniéristes et de "vulgaires" séries de cartes à jouer; ses techniques divergent tant (il peignait au balai ses méga-toiles) qu'on peine parfois à reconnaître un même créateur

sous tous ces avatars. Comment ne pas penser à l'écrivain portugais Pessoa (1888-1935), «géniteur» d'une dizaine de poètes dotés chacun d'un nom et d'une esthétique?

ZAK

Si Hokusai offre à l'Occident une image global du «monde flottant» japonais, c'est que son intelligence graphique sait intégrer dans une même image la mer, qui reste le sol le plus fécond de l'archipel, et ses "aquaculteurs" affrontant des vagues grosses d'un tsunami toujours possible. Il y ajoute parfois le mont Fuji, ce volcan qui menace les campagnes de tout son calme apparent – ce cône a tout du chef d'œuvre naturel, qu'il s'entoure de cerisiers en fleurs, de cèdres ou de nuages. Ses mangas offrent un résumé saisissant de ce monde archiformalisé, qui met le moindre de ses intérieurs en perspective, selon un art de la miniaturisation et de la mise en boîte hérité des contraintes imposées par la vie en mer. Ils révèlent la flore et la faune du Japon – tigres, singes, grues... dragons –, la force graphique de ses cascades, de ses tempêtes de neige et

de ses pluies cisailantes. Ils insufflent à l'Occident un goût pour les matières premières – bambou, paille, papier huilé des ombrelles... - et les formes géométriques – ponts, barques, meubles - qui encourage le minimalisme dans l'architecture intérieure, à partir de 1890, aussi bien que les volutes de l'Art Nouveau. Le graveur aimant donner à la branche d'un prunier la grâce d'un idéogramme venait de consacrer le génie d'un peuple impatient de «signer» jusqu'à son horizon.

ZAK

Hokusai naquit en 1760 à Edo, la capitale qui allait devenir Tokyo, dans la famille Kawamura. Recueilli par un de ses oncles, miroitier au service du gouvernement, qui en fait son gendre adoptif, il travaille comme commis dans une librairie, puis dès 15 ans à la gravure de blocs de bois servant à l'impression des estampes. Dessinateur à 18 ans, il donne un guide détaillé du quartier des plaisirs de Yoshiwara et des estampes représentant des acteurs de kabuki, dont le maître, Shunsho, le prend comme élève. Désormais lancé, il signe sous le nom de Shunro avant de découvrir la

perspective via un artiste japonais en contact avec des négociants hollandais, seuls autorisés à jeter l'ancre à Nagasaki. Il ne cessera dès lors de se renouveler, avec sa fécondité phénoménale...